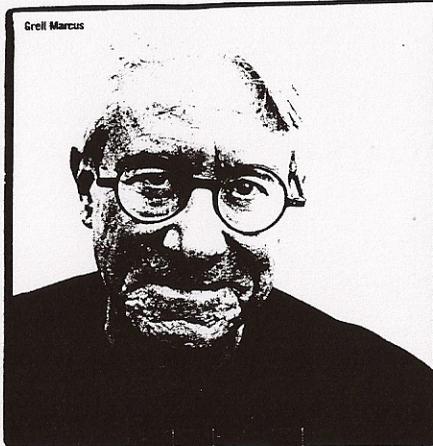
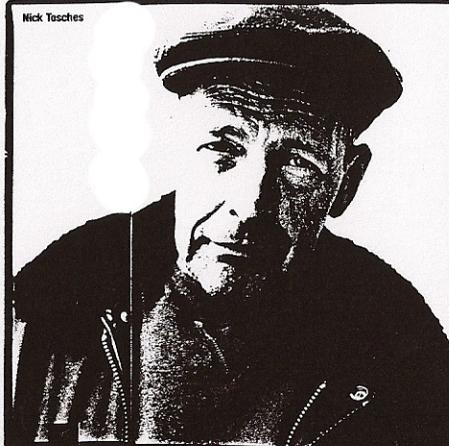


Parution de trois livres cultes sur l'histoire du rock : entre l'érudition d'un Greil Marcus dans *Mystery Train* et *La République invisible*, et la poésie sulfureuse d'un Nick Tosches dans *Hellfire*, deux manières différentes de penser rock'n'roll heroes et culture sauvage.



Greil Marcus



Nick Tosches

wild at heart

Si devenir de son vivant un personnage de roman reste l'apanage des stars, Greil Marcus en est assurément une. Dans *La Terre sous ses pieds*, l'épopée rock de Salman Rushdie, il s'est fait mettre en boîte sous les traits de Marcus Sangria, exégète un poil pontifiant pour qui "l'histoire du siècle est une histoire secrète d'antéchrist et de parias" – allusion directe à son *Histoire secrète du 20^e siècle*, publiée en 1988 sous le titre de *Lipstick Traces*. Il faut dire qu'au marathon de la glose, Marcus a toujours eu quelques longueurs d'avance : avec *Rock and Roll Will Stand*, il publie en 1969 un des tout premiers ouvrages consacrés au rock, genre musical alors inconnu des libraires. Puis, tout en collaborant successivement aux deux magazines rivaux de l'âge d'or de la presse rock américaine (*Rolling Stone*, organe officiel des babas politique-corrects de San Francisco, et *Cream*, brûlot mal-pensant – mais magistralement écrit – publié chaque mois depuis une ferme délabrée du Michigan), il entreprend de rédiger *Mystery Train – Images of America in Rock'n'Roll Music*. Un livre monumental, propulsé par un détonant mélange de passion et d'érudition, où Marcus accroche à la locomotive Elvis (*Mystery Train* fut un des premiers titres enregistrés par Presley aux studios Sun de Memphis) les wagons du blues possédé (Robert Johnson), du funk frondeur (Sly & The Family Stone), du songwriting panoramique et retors (Randy Newman) et de l'histoire américaine telle que l'embellissent des campagnards canadiens (The Band).

En 1975, *Mystery Train* pose ainsi les bases du système Marcus : sur une épatante galerie de portraits se greffent des myriades de références littéraires, philosophiques ou cinématographiques, lesquelles sont intégrées à un réseau d'analyses plongeant jusqu'aux tréfonds des mystères encore informulés du rock. La rencontre entre cette musique, qui vient alors de connaître sa décennie la plus glorieuse, et des outils intellectuels fourbis à l'université se révèle formidablement fructueuse. Comme Marcus est à la fois un fan factieux, un penseur pugnace et un conteur alerte, *Mystery Train* (qui a aujourd'hui doublé de volume, l'auteur n'ayant jamais cessé d'en enrichir la discographie critique) demeure une irrésistible invitation à la rêverie et à la réflexion. A la persécution des disquaires aussi, tant le livre foisonne de pistes musicales à suivre toutes affaires cessantes. Vingt ans après, *La République invisible – Bob Dylan et l'Amérique clandestine radicalisée* la démarche inaugurée avec *Mystery Train*. Mais cette fois, Marcus revêt la toge du dylanologue – corps de métier qui est aux critiques rock ce que Champollion est aux archéologues du dimanche. En passant au crible la centaine de chansons enregistrées par Dylan et

le Band dans le sous-sol d'une ferme de Woodstock, Marcus découvre pistes secrètes et sentiers rupestres ; en les empruntant, il remonte le temps et les vallées des Appalaches pour tirer de l'oubli des guerres de mineurs, des chanteurs hallucinés (le terrifiant Doc Boggs) et des archivistes aventuriers (Harry Smith, responsable d'une mirifique *Anthology of American Folk Music*). Au passage, Marcus suggère que les *Basement Tapes* (1967) forment "un petit bourg – un bourg qui contient aussi un pays entier, une Amérique imaginaire avec son passé et son avenir", et ajoute que "ce pays n'est défini que par la façon dont on peut l'inventer". Pareil programme ouvre la porte au meilleur – les éblouissantes leçons d'histoire que nous offre le professeur Marcus – comme au pire : l'auteur ayant une encombrante tendance à métaphoriser ses moindres intuitions, ses idées s'égarant parfois dans d'étouffants taillis d'images proliférantes. Si les livres de Marcus regorgent de thèses, son contemporain Nick Tosches écrit plutôt des manifestes. Au milieu des années 60, quand Marcus cogite sur les pelouses de Berkeley, Tosches, petit voyou d'origine italo-albanaise, a déjà eu maille à partir avec les forces de police de New York et

du New Jersey. Mais, pendant le bel été de 1965, sa vie est chamboulée par deux bouleversantes révélations ; le *Satisfaction* des Rolling Stones et le *Last Exit to Brooklyn* d'Hubert Selby feront de lui un écrivain. Et pas n'importe lequel : avec Lester Bangs, Tosches reste l'un des deux stylistes majeurs d'une génération transpercée par les feux croisés du rock'n'roll et de la littérature ; le lire, c'est s'exposer à être envouté par une langue dont la beauté rendra vert de jalousie quiconque a jamais prétendu griffonner trois lignes sur la musique. Pour parler des Rolling Stones, Tosches empruntait en 1979 un des adjectifs favoris de Faulkner, "indomitable". Chez le barde du Yoknapatawpha County, le terme ("indomptable") s'appliquait aux aristocrates confédérés refusant (dans *Abalom, Abalom!*) le joug yankee ; dans les livres de Tosches, il exprime la même conviction cabocharde de l'héroïsme. Des Stones à Jerry Lee Lewis – en passant par Iggy Pop, dont une aimable citation ("La musique alternative craint. Je hais la musique alternative. Je hais la clique alternative. Ils peuvent tous me baiser le cul.

Allons bouffer un gros steak et baiser sans capote et têter de l'héroïne ensuite.") figure en exergue de son tout nouveau livre, *Where Dead Voices Gather* –, les idoles de Tosches sont d'irréductibles mauvais garçons en proie à une fureur sans nom. Autrement dit au rock'n'roll. Avec *Hellfire* (1982), il s'immerge dans l'effroyable histoire de Jerry Lee Lewis, le plus incontrôlable forcené jamais enfanté par les marécages du Sud profond. Grand amateur de gnôle de contrebande, d'armes à feu et de filles de 13 ans, Jerry Lee est une tête de lard déchirée entre Diable et Saint-Esprit. De leur ancestral combat jaillit une musique "au rythme implacable et à la splendeur vénérienne insensée", dont les allitérations de Tosches saisissent miraculeusement les sulfureux secrets. Pour servir la légende du *killer* de Ferriday (Louisiane), il invente une langue pourpre, agitée de bourrasques libidineuses et scandée par les cadences apocalyptiques chères aux précheurs de la *Bible Belt*. "Fils sauvage" d'une contrée où les noms de lieux sont à eux seuls des poèmes (*Snake Ridge, Nigger Ridge, Cataboula Parish*), Jerry Lee est un génie primitif et triqueté ("Les mères flâmaient son abominable présence dans la lingerie de leurs filles") dont la musique mécréante embrasse l'écriture de Tosches "jusqu'à ce que tout devienne langues inconnues, sainteté et feu" – la bande-son idéale de *Hellfire* restant le *Live at the Star Club, Hamburg* enregistré en 1964 par un Jerry Lee à la mèche folle, à l'œil dément et au chant maubou.

Loin de se résumer à une simple biographie d'un pionnier du rockabilly, *Hellfire* offre à la littérature américaine une inoubliable plongée dans l'univers des bouilleurs de cru, de la glossolalie et des amours consanguines ; sur le chemin menant d'Erskine Caldwell à Cormac McCarthy, Tosches signe ainsi un impur chef-d'œuvre, dans lequel le rock'n'roll rageur dévergonde une prose raffinée. d'œuvre, dans lequel le rock'n'roll rageur dévergonde une prose raffinée. Qui, abollissant la distance entre style et sujet, réussit à capturer sur papier l'insaisissable essence d'une musique sorcière.

Bruno Juffin. Photo Renaud Monfourny

Greil Marcus *Mystery Train* (Allia), traduction de l'américain par Hélène Eququier et Justine Malle, 425 pages, 120 F ; *La République invisible* (Denoël), traduction de l'américain par François Lesqui et Live Dufaux, 333 pages, 137,75 F ; *Nick Tosches Hellfire* (Allia), traduction de l'américain par Jean-Marc Mandrou, 233 pages, 120 F.